

L'Acadie Mythes, défis et résonances

Laurent Laplante

Numéro 72, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

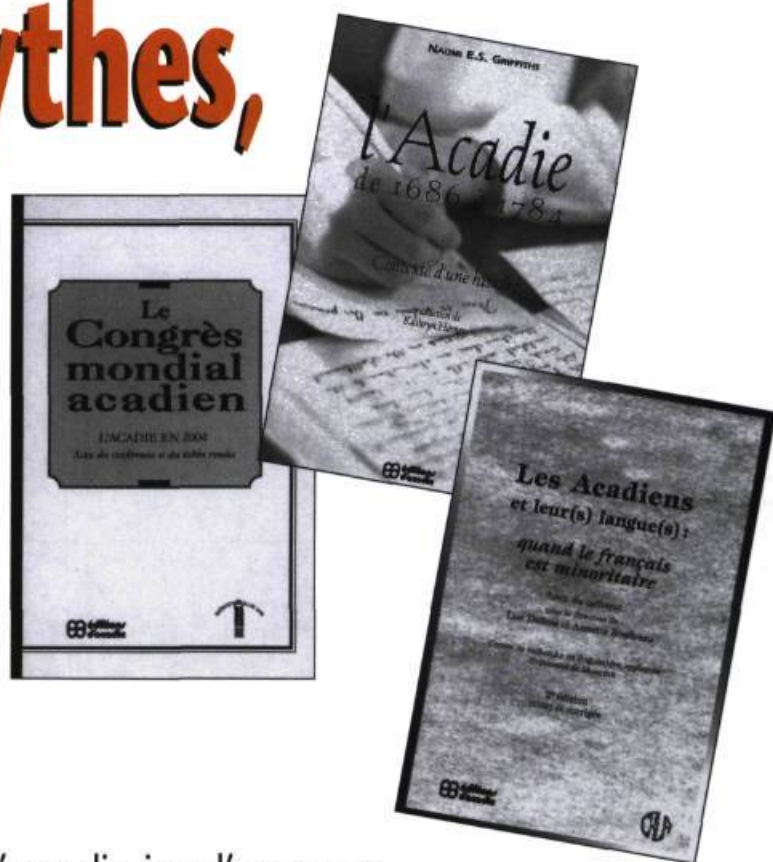
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (1998). L'Acadie : mythes, défis et résonances. *Nuit blanche*, (72), 54–56.

L'Acadie : mythes, défis et résonances



Par
Laurent Laplante

En rédigeant ces lignes, le Québécois que je suis doit donc garder à l'esprit les propos que tenait l'immense Herménégilde Chiasson lors du Congrès mondial acadien de 1994 : « C'est un constat pessimiste que je fais de notre entreprise – je parle en tant qu'auteur puisque nous n'avons pas su nous départir de notre inféodation au Québec, là où notre perception et notre discours doivent être estampillés pour atteindre le reste de la francophonie. Au contraire, nous y avons délégué des ambassadeurs qui nous articulent et qui tiennent devant nous ce miroir déformant où nous ne nous reconnaissons plus¹ ». Humblement, je note la mise en garde ; avec crainte, je rédige ces notes.

Le courage des questions

Par sa large mobilisation des Acadiens des Maritimes et de la diaspora, par la diversité des facettes analysées, mais surtout par le courage des questions affrontées, le Congrès mondial acadien constitue désormais une référence. Toutes les inter-

La lecture d'une dizaine d'ouvrages portant sur l'Acadie et issus d'elle ne m'aura donné qu'une certitude : j'ai, n'étant pas acadien, un devoir de prudence. D'abord, parce qu'une culture ne se confie intimement qu'à ceux qui, de naissance ou autrement, la comprennent à mi-mot. Mais aussi parce que, simplificateur sans même le savoir, le regard québécois est l'un des moins aptes à lire l'Acadie sans la crisper.

ventions n'ont pas la même densité, mais c'est par dizaines qu'il faudrait citer les pages éclairantes ou du moins stimulantes. L'Acadie est-elle d'abord un territoire ? Le fut-elle jamais vraiment ? Et si elle est un territoire, comment y rattacher ceux qui ne l'habitent pas ? Est-elle plutôt ou en même temps une langue ? Si oui, que faire de ceux et celles qui usent maintenant de l'anglais pour parler de leurs racines ? Sont-ils toujours des Acadiens ceux et celles qui, retournés en France, creusent leur généalogie sans se sentir apparentés ? Questions débattues et souvent laissées en l'état ; questions jamais noyées sous des réponses simplistes et péremptoires.

Un texte, que j'isole de façon forcément arbitraire, donne idée de ce ton :

celui de Joseph-Yvon Thériault, professeur de sociologie et vice-doyen de la faculté de sciences sociales de l'Université d'Ottawa. Intitulée « Vérités mythiques et vérités sociologiques sur l'Acadie », cette fresque redéfinit l'identité acadienne et propose de nouvelles relations entre l'Acadie et la modernité. « L'insertion que l'on propose aujourd'hui aux Acadiens, écrit Joseph-Yvon Thériault, est une insertion qui passe par la réussite personnelle, par des stratégies individualistes. Mais une société ne peut se réduire à la somme des succès individuels et des pratiques organisationnelles fragmentées. Elle doit retrouver une unité qui ne peut plus être celle engendrée par la charrette de Pélagie. » Survol ample et audacieux, emphatique et exigeant.

Une histoire réexaminée

L'historienne Naomi E.S. Griffiths² se permet, elle aussi, de stimulantes libertés par rapport aux descriptions classiques de la trajectoire acadienne. À propos du fameux serment d'allégeance, elle rappellera à la fois son sens usuel et la dimension qu'il prit en Acadie : « [...] le recours au serment était pratique courante en territoire anglais, d'autant plus qu'une dynastie nouvelle venait d'accéder au trône et que les Jacobins contestaient encore la succession hanovérienne. Ce qui est peu habituel dans le cas des Acadiens, c'est le fait que, sur une période de 17 ans, ils purent négocier un serment exprimant leurs propres souhaits politiques ». De fait, ajoute-t-elle, l'Acadie connut un véritable âge d'or entre 1710 et 1744, non seulement quant aux aspects matériels d'une certaine prospérité, mais aussi quant à l'affirmation collective : « [...] ils s'estimaient dotés de droits politiques importants, même sans être tout à fait indépendants ». Dans le domaine religieux, même « indépendance » relative : « [...] leur interprétation du catholicisme était basée sur la croyance individuelle autant que sur une discipline cléricale imposée ». Est-ce à dire que la Déportation ébranla moins qu'on l'a prétendu ? Non pas. Du point de vue anglais, peut-être fut-elle « seulement » un geste de froide gestion et non un génocide sadiquement perpétré ; du point de vue acadien, elle fut quand même un déracinement massif, la fin d'une dignité politique, une saignée démographique dont les effets ne seront annulés qu'après 70 ans. Tout cela est dit par l'historienne sur un ton mesuré qui rend la relecture envisageable. La version française de l'ouvrage mériterait cependant, elle aussi, une relecture...

Et la langue ?

Sur cette lancée, on lira avec intérêt les actes d'un colloque intitulé *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire*³. L'ouvrage parvient, en effet, à nourrir la réflexion des spécialistes sans pour autant ennuyer le commun des mortels. On en sait ainsi plus long sur l'origine du français acadien, sur sa relation particulière avec tel français régional d'autrefois, sur les ressemblances et les disparités entre le parler québécois et le français acadien, sur l'influence qu'exerce l'anglais sur le vocabulaire ou la syntaxe du français (ou des français) de l'Acadie. La matière est si riche, les angles si divers que le lecteur peut, sans honte, selon sa compétence, renoncer à percer le jargon

de certains textes et se satisfaire des plus transparents et des mieux écrits.

Comme pour mieux démontrer que l'Acadie n'est pas que passé et nostalgie, un autre ouvrage collectif ose, au même moment, interroger l'Acadie sur son avenir⁴. L'ensemble éclairera tous ceux qui acceptent de l'être : aucune complaisance dans le questionnement, beau mélange de rigueur et de prudence dans l'interprétation, grande liberté par rapport aux idées reçues, d'où qu'elles proviennent. À peine, défaut presque louable, une lourdeur occasionnelle dans l'exposé de la méthodologie.

Il faut, ici encore, se contenter d'exemples et de raccourcis. Qu'on sache l'ouvrage plus nuancé et plus probant. Face au Québec, les enquêtes confirment, ce qui était prévisible, que les Acadiens n'aiment ni le paternalisme québécois ni le désintéressement du « principal foyer francophone d'Amérique » à l'égard de l'Acadie. Par contre le projet d'une souveraineté québécoise ne lance pas (plus ?) dans les rangs acadiens les ondes de crainte qu'on prétendait autrefois déceler. Sur ce thème, comme sur plusieurs autres, les analystes, sans trop insister, constatent une marge considérable entre le jugement populaire et les propos fracassants des élites. Comme si les nuances manquaient d'air au sommet de la pyramide.

Les auteurs ne dissimulent pas les contradictions que révèlent souvent les sondages. Ainsi, on préfère les élus locaux ou régionaux, mais pas question de leur octroyer des pouvoirs de taxation accrus. Ainsi, même si de nombreux Acadiens louent les efforts consentis pour donner au français sa place au soleil, ils estiment, sans pourtant multiplier les plaintes, que les francophones sont encore et toujours ceux qui portent le poids du bilinguisme. Comme si l'Acadien bilingue jugeait plus expéditif de parler anglais avec un fonctionnaire unilingue.

Union des Maritimes ? Les réponses provoquent un double étonnement. D'une part, les Acadiens se disent moins informés sur le sujet qu'autrefois. D'autre part, en contradiction cette fois encore avec leurs élites, ils ne manifestent aucun enthousiasme à l'idée de noyer la francophonie acadienne dans un ensemble provincial de plus forte taille. Données nettes, belle analyse.

Récits d'hier, percées de ce temps

Si l'Acadie n'est pas que mémoire et nostalgie, elle n'est pas non plus que débat politique. Elle multiplie, en effet, les romans dont les uns se consacrent à l'histoire moins familière et d'autres à nouer connivence avec la modernité.

Dans *La Tracadienne*⁵, Louis Haché, grâce à un superbe personnage féminin, montre l'Acadie non pas bousculée et opprimée, mais dynamique et conquérante. L'Irlandaise Peggy Doyle, en effet, s'intègre si bien à la société acadienne qu'elle prend le relais de son homme, se taille un espace vital et gère son entreprise en parfaite harmonie avec son nouvel environnement social et culturel.

On ne sent pas dans *Au service du Roi*⁶ la même connivence instinctive. La reconstitution est patiente, correcte, bellement respectueuse de l'époque, des gens et des lieux, mais l'Acadie demeure quand même une réalité un peu floue, l'objet d'un regard certes sympathique, mais distant. La recherche, malgré ses mérites, est encore trop présente et parfois si livresque que l'émotion hésite à déferler.

Avec le quatrième tome⁷ de ses « chroniques d'Acadie », Jacques Gauthier se situe visiblement à la charnière des deux mondes. Autant ses précédentes chroniques, les deux premières surtout, nous avaient immergés dans l'ancienne Acadie et dans ses liens secrets avec une certaine monarchie française, autant ce quatrième volet nous plonge dans une Gaspésie moderne et habitée de passions cruellement contemporaines. Si on lui demandait quel lien rattache les aventures du dauphin acadien d'un roi de France et un meurtre perpétré grâce à un arc de l'âge industriel, sans doute Jacques Gauthier répondrait-il, et il aurait raison, que l'Acadie était, est et sera et que rien n'oblige l'Acadie à s'en tenir aux chroniques des temps passés. Ce qu'il faut dès lors en conclure, c'est que l'écrivain, comme ce pays qu'il raconte avec ferveur et minutie, éprouve le besoin, après avoir salué l'hier, d'accueillir le présent (et tantôt l'avenir ?) du même cœur. Pour notre plus grand plaisir.

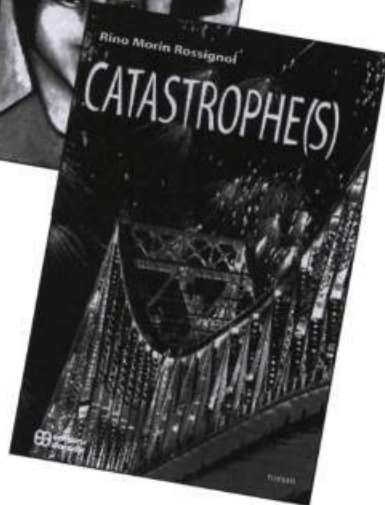
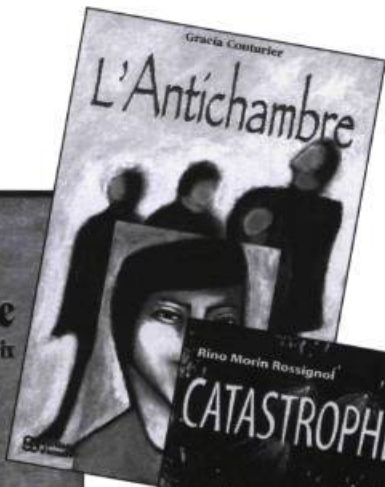
Toujours plus actuel

Gracia Couturier⁸ effectue, elle aussi, une transition, mais d'un autre ordre. Connue pour sa maîtrise de l'écriture théâtrale, elle pénètre cette fois dans le monde du roman. Il n'est pas dit, cependant, que la volte-face soit complète : le roman de Gracia Couturier, comme le ferait une pièce de théâtre, fait l'économie des pauses, des explications, des « fondus enchaînés ». L'un parle ou songe, puis l'autre, sans dire d'où il sort, prend la relève. Le rythme s'en trouve accéléré. Si les premières de ces synopses font sursauter, le plaisir prend bientôt toute la place tant l'émotion remplace l'explicite.

Le thème de l'antichambre, récurrent et protéiforme, garde d'ailleurs au roman l'unité que les césures pouvaient ébranler.

Quand l'aiguille médicale pénètre la veine, « elle ouvre le chemin dans l'antichambre de l'organisme ». Quand la vie devient par trop chaotique, il fait bon se rappeler que « le destin des uns est à la fois le destin et l'antichambre du destin des autres ». Le roman en embrasse beaucoup – cancer, religiosité, mère porteuse, féminisme en affaires –; la récurrence du titre-symbole agit en contrepoids.

Le ton change, mais le modernisme demeure quand on passe de *L'antichambre* aux pirouettes de Rino Morin Rossignol⁹. L'humour, caustique sans s'alourdir, incisif sans propension au sadisme, heureusement tourné vers les puissants plutôt que vers les fragiles, réussit assez bien sa « course de demi-fond ». Le format, en effet, dépasse largement celui de l'historiette, mais n'atteint pas l'envergure colossale du *Agénor, Agénor, Agénor et Agénor* de François Barcelo (l'Hexagone, 1988). Qui en prend pour son rhume? Les retors, les experts, les prétentieux, les savantissimes. Qui trouve grâce? Les sincères, les trompés, les compatissantes. L'histoire, qui vagabonde sans foi ni lieu, ne laissera sans doute pas un souvenir minutieux, ce n'est d'ailleurs pas sa prétention, mais on reviendra sûrement, pour les savourer encore, aux notes infrapaginales où Rino Rossignol explique (?) les mots rares. Ainsi, *curriculum* se définit « document exhaustif exposant les réalisations magistrales et la compétence reconnue de personnes incapables de se trouver un boulot ». Ainsi, l'Ordre de Jacques-Cartier, vulgairement dénommée la *patente*, devient « organisation secrète



dont les membres très connus se réunissent en cachette pour parler d'affaires publiques ». Plus pénétrant qu'il n'y paraît.

Puis simplement, la vie

Avec France Daigle¹⁰, l'Acadie s'installe, sans amnésie ni trahison, dans une séduisante et déconcertante modernité. La liberté, moqueuse et assurée, s'en donne, littéralement, à cœur joie. Puisqu'il lui plaît de s'intéresser aux deltas des grands fleuves, pour évoquer un instant leur parenté avec l'espèce humaine qui aime accroître sa surface en renonçant à la profondeur, elle parlera des deltas presque à la manière d'une vilaine petite encyclopédiste. Mais,

puisque son plaisir, désinvolte et taquin, s'intéresse ensuite aux Maisons de l'astrologie, il faudra bien la suivre. De caprice en pirouette, on rencontrera et on aimera un parler acadien fier et savoureux, des dialogues aussi tendres que loufoques, une gloire littéraire sanctionnée (mais non!) par Pivot, mais surtout l'immense agilité d'une écriture capable de trouver en soi d'innombrables poupées russes et d'apprécier les liens de chacune avec autrui. Titre qui serait horrible s'il n'allumait pas, peut-être au troisième (ou quatrième) degré, une étincelle taquine.

Bien ou mal comprise par l'œil québécois, l'Acadie mérite lecture. Et admiration. **NS**

1. *Le congrès mondial acadien, L'Acadie en 2004, Actes des conférences et des tables rondes*, d'Acadie, 1996, 690 p., 36, 95 \$. Les propos d'Herménégilde Chiasson apparaissent en page 246.

2. *L'Acadie de 1686 à 1784, Contexte d'une histoire*, par Naomi E. S. Griffiths, trad. de Kathryn Hamer, d'Acadie, 1997, 134 p.; 19,95 \$.

3. *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire*, Actes du colloque, sous la direction de Lise Dubois et Annette Bourdeau, Centre de recherche en linguistique appliquée, Université de Moncton, 2^e édition, d'Acadie, 1996, 323 p.; 29,95 \$.

4. *L'Acadie à l'heure des choix, L'avenir politique et économique de l'Acadie du Nouveau-Brunswick*, par Hubert Cyr, Denis Duval et André Leclerc, d'Acadie, 1996, 378 p.; 28,95 \$.

5. *La Tracadienne*, par Louis Haché, d'Acadie, 1996, 321 p.; 24,95 \$.

6. *Au service du Roi*, par Jeanne Ducluzeau, d'Acadie, 1996, 231 p.; 22,95 \$.

7. *S'en vont chassant, Chroniques d'Acadie, tome 4*, par Jacques Gauthier, Pierre Tisseyre, 1996, 389 p.; 27,95 \$.

8. *L'antichambre*, par Gracia Couturier, d'Acadie, 1997, 136 p.; 16,95 \$.

9. *Catastrophe(s)*, par Rino Morin Rossignol, d'Acadie, 1998, 165 p.; 18,95 \$.

10. *Pas pire*, par France Daigle, d'Acadie, 1998, 170 p.; 19,95 \$.



Impression soignée
de vos livres,
périodiques
et brochures
à court et
moyen tirages
(couleur ou
noir et blanc).

Nous traitons maintenant
vos dossiers numériques à partir
du support informatique
et vos travaux d'impression à demande
sur système Docutech.



**AGMV
MARQUIS**

IMPRIMEUR INC.
Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468
TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564
E-MAIL : agmv@agmv.com